

Noir

La lumière avait percé, le matelas nuageux avait fini par crever.

Depuis le petit matin de ce dimanche de printemps, après de trop nombreuses et languissantes journées de pluies, le soleil s'était enfin invité au-dessus du Parc du Cinquantenaire. Des joggeurs par dizaines, pressés d'en profiter, s'étaient lancés au-dehors avant que ne surgisse l'averse suivante. Dans les allées, de chaque côté du tunnel routier qui sous le parc relie l'entrée de Bruxelles à son quartier européen, je m'appliquais comme eux à me dérouiller les jambes.

Mon congé commençait à peine. Professeur de français dans un athénée de la région bruxelloise, j'étais depuis deux jours en « vacances de printemps », jolie expression neutre, débarrassée de sa charge religieuse, que l'administration publique utilise désormais pour désigner les deux semaines de repos dont bénéficient les enseignants et leurs élèves à Pâques. Ce genre de correction lexicale, censée ici séculariser le calendrier scolaire, a toujours eu le don de m'agacer, comme tant d'autres tartuferies de notre époque si habile à communiquer, à travestir le réel, à emballer sur vide, à changer l'étiquette d'un produit identique ou à transformer nos destins tragiques en avenues commerçantes. Je trouve ça complètement hypocrite. Qu'est-ce que ça peut bien foutre puisque les périodes de congés collent encore et toujours aux fêtes chrétiennes, à l'image de bien d'autres aspects de notre mode de vie ou de nos habitudes de langage tellement influencés, qu'on le veuille ou non, par nos racines religieuses.

Quoi qu'il en fût, cette dérisoire modification de vocabulaire ne m'empêchait pas de prendre la mesure de l'essentiel : j'avais devant moi quinze jours de congé. Du coup, je me sentais mieux. Volontaire, plus

léger, déjà revigoré. Je me disais que j'allais pouvoir à nouveau faire ce que je voulais, reprendre un tant soit peu le contrôle de ma vie et briser enfin la routine de mon boulot de prof. Ce métier d'enseignant, à vrai dire, j'y suis venu un peu par hasard, il y a près d'une trentaine d'années. Je n'en ai jamais ressenti la véritable vocation, celle qu'évoquent si souvent mes collègues professeurs avec une conviction que je trouve exagérée la plupart du temps, et même parfois feinte. Transmettre, accompagner, épanouir, toutes ces professions de foi qu'ils brandissent sans cesse, j'ai toujours éprouvé des difficultés à m'en convaincre et à me sentir habité comme ils prétendent l'être. Surtout les collègues de mon âge dont je perçois trop aisément les signes de lassitude après tant d'années d'enseignement. Moi ce que j'aime, ce que j'ai toujours aimé, au moins depuis la fin de mon adolescence, c'est la littérature. La littérature, les livres, les auteurs. Pas vraiment l'enseignement. Au fond, enseigner a le plus souvent confirmé chez moi un des sentiments les plus récurrents de mon existence : celui de la traverser dans le costume d'un imposteur.

Si je me sentais en effet libéré, j'étais surtout rassuré depuis quelques semaines. Les nouvelles étaient bonnes : Joëlle était sauvée. La plus âgée de mes deux sœurs cadettes, l'autre se prénomme Julie, était débarrassée de son cancer du sein qui l'avait obligée à vivre pendant plus d'un an sans sa belle et longue chevelure blonde, dans l'angoisse nauséuse de voir sa beauté grignotée, sa féminité mutilée. Elle avait refusé l'ablation d'un sein que son médecin lui avait conseillée, ce qui lui faisait courir un risque de récurrence. Mais la chimio avait obtenu les résultats escomptés. Joëlle était guérie, elle allait être comme avant, à ma plus grande joie, à la plus grande joie de ma femme et de mes deux grands enfants, et de toute ma famille réunie.

J'étais donc soulagé et j'avais du temps pour moi. A l'exception d'un entretien d'embauche auprès d'un quotidien belge en quête d'un collaborateur littéraire, entretien que j'espérais voir couronné de succès afin d'obtenir cette petite porte de sortie à laquelle ma trop longue carrière de prof aspirait, n'était donc cette opportunité, j'avais quinze jours devant moi, quinze jours qui allaient me permettre de me consacrer à mes occupations favorites, ma sacro-sainte trinité : lire, écrire et courir.

- Florent ?
- Quoi Birsén ?
- C'est Xavier...